

RONALD DE CARVALHO

RABELAIS

ET LE

RIRE

DE LA

RENAISSANCE

PRÉFACE DE LUC DURTAÏN
ÉMILE HAZAN, ÉDITEUR

RABELAIS
ET
LE RIRE DE LA RENAISSANCE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

LE TIRAGE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ LIMITÉ A 550 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR : 50 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ARCHES NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ET 500 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 51 A 550. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, HORS COMMERCE, 20 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, SUR ARCHES, NUMÉROTÉS A1 à A20, ET 50 EXEMPLAIRES DE COLLABORATEURS, NUMÉROTÉS A LA MAIN DE I A L.

EXEMPLAIRE N° 203

RONALD DE CARVALHO

RABELAIS

ET LE

RIRE

DE LA RENAISSANCE

PRÉFACE DE LUC DURTAÏN

ÉMILE HAZAN, ÉDITEUR

8, RUE DE TOURNON 8

PARIS

A
MON TRÈS CHER AMI
LUC DURTAÏN

RONALD DE CARVALHO

La Méditerranée, jadis, « mer fleurie » pour les Grecs. Mais l'Atlantique — ce gouffre au delà duquel l'humanité, tant de siècles, a cru qu'il n'y avait rien — « mer ténébreuse » pour ces Lusitaniens établis sur la dernière pointe de notre continent, au bout du monde. Peut-être faut-il avoir erré sur les falaises déchiquetées du Cap da Roca, sur ces rochers fauves et noirs attaqués par une houle sauvage qui arrive de l'infini, pour imaginer ce que l'horizon atlan-

PRÉFACE

tique pouvait signifier aux yeux des marins jusqu'au siècle de Jean le Navigateur.

Cependant l'Europe a appris à éclairer l'horizon sans fond. Elle y a projeté des ombres bien plus grandes qu'elle, immenses : les deux Amériques.

Au nord, l'ombre surtout du nord de notre continent ; au sud, plutôt celle du sud. Au nord, en effet, la silhouette anglo-saxonne, récemment mêlée d'éléments germains et scandinaves, a peu à peu repoussé, résorbé, les parties françaises et espagnoles qui d'abord l'accompagnaient. Au sud, le destin a manifesté plus d'équité. Dans cette vaste image de l'Ibérie qui admet aussi l'esprit ou la présence d'autres races latines et des races indiennes, noble part a été faite à la race portugaise. Le Brésil a

PRÉFACE

les dimensions excessives et héroïques de l'histoire du Portugal : cette patrie des découvreurs du monde, avant Colomb.

Terres américaines, cependant, qui aujourd'hui ne sont plus réellement anglaises, ni portugaises, ni espagnoles. Tant d'espace, tant d'appétit, un tel besoin de nouveauté ! Terres qui, dès à présent sont elles-mêmes, sont l'Amérique. Mais, ici encore, différence au Nord et au Sud. Le Nord a inscrit son nom parmi celui des nations qui connurent l'apogée. Il vient d'obtenir, il possède encore la prééminence sur la terre, avec ses machines, ses buildings, ses préjugés, ses volontés bien à lui. Il occupe l'heure présente, on pourrait presque dire qu'il l'obstrue, qu'il la barre, ce terrible monde vertical, qui pèse tout l'horizon. Le Sud.

PRÉFACE

au contraire, en est à ce fécond instant qui précède la prise de forme définitive ; à cet âge émouvant et magnifique où tout se foment, se propage, se multiplie — et foisonne et se transforme en même temps.

Il y a trois quarts de siècle, le Nord-Amérique, après la guerre de Sécession, en était à ce stade-là. Ce pays alors eut la chance de susciter en lui-même un grand témoin, Whitman. Spectateur d'un temps de son histoire ; spectateur aussi à jamais de certaines qualités que l'humanité garde secrètement : naissance perpétuelle, diversité généreuse, audace, oubli de tout, et savoir de tout.

Or, actuellement, cette Amérique du Sud, passagèrement troublée par une crise venue de la guerre (comme les U. S. A. après la lutte de la Sécession),

PRÉFACE

ne se montre-t-elle pas en une période « whitmanienne » ? Les cristallisations provisoires ont été dissoutes. Années troubles et fécondes qui préparent un ordre élargi. L'expression d'une nouvelle ère n'est-elle pas lyrique, entre toutes, comme nous l'a montré le poète des *Feuilles d'Herbe* ? Le Sud nous devait une grande voix poétique. Nous entendons aujourd'hui, d'Europe, celle de Ronald de Carvalho.

*

Toda a America. Livre magique. Poèmes où l'élan, la force et la qualité des images, la frénésie du rythme — cependant maître de soi, comme il sied à l'artiste souverain — la vision prophétique et les certitudes actuelles, et, plus

PRÉFACE

que tout, la sève montée directement du sol et donnant à chaque métaphore l'éclat charnu d'un fruit, semblent en effet ressusciter Whitman. Que les admirateurs parfois exclusifs de *Calamus* et du *Chant de la Hache* me permettent de le leur dire, en dehors de toute préoccupation de hiérarchie, si vaine dans l'art ils peuvent retrouver en Ronald de Carvalho, sinon le même timbre de voix — car le poète brésilien a ses caractéristiques que nous verrons — mais la même démarche libre, large, passionnément humaine, la même grandeur que communiquent l'universalité et l'immédiateté des présences.

Ouvrez ce recueil, qui ne ment pas à son titre. Tout d'abord, le spectacle de notre Europe, vue d'au delà des mers.

PRÉFACE

Européen,

Devant ton paysage, ton paysage bonde de routes, de potagers, de clochers, et de bourgs, et qui tient tout entier dans la boule de ton jardin;

Devant tes arbres que tu connais par leurs noms — le chêne de l'étang, le saule du forgeron, le tilleul du pont — que tu connais par leurs noms, comme tes chiens, tes ânes et tes vaches.

Européen, fils de l'obéissance, de l'économie et du bon sens, tu ignores ce que c'est d'être Américain.

Et nous voilà jetés, dès la page suivante, « dans la clarté sauvage du ciel américain », dans la « joie vierge des fleuves océans, des plaines cosmiques... des terres libres, aux grands souffles libres »... « Joie de créer la route avec la plante du pied ». N'est-ce pas qu'au

PRÉFACE

delà même de Whitman vous entendez ici les voix des pionniers qui poussèrent leurs grands chariots à bâches des Alleghany jusqu'au Pacifique; et plus loin encore des découvreurs mêmes du Nouveau-Monde ?

Pourtant, je l'indiquerai tantôt, ce lyrisme sud-américain a un accent très particulier. Si nous voulons tenir compte exact de la vérité, disons même qu'il faut ici distinguer, non seulement entre Amérique du Nord et Amérique du Sud, mais, dans cette dernière, chercher le caractère particulier du Brésil.

Tous les États du Sud, en effet, se trouvent saisis, malgré les difficultés de l'heure actuelle, par le même vertige, par la même « joie » panique de vivre. Mais chacun marqué d'une originalité individuelle. L'originalité du Brésil, la

P R E F A C E

plus grande largeur de terre tropicale qui soit au monde, auquel sa hauteur en longitude donne pourtant une tête fraîche et lucide, l'originalité, dis-je, du Brésil, réside peut-être dans le contact direct de l'homme avec une nature toute-puissante. Ce n'est plus, comme en U. S. A., une dissociation entre les forces primitives et une excessive civilisation mécanique. Non. Ampleur illimitée des horizons, où la machine prend sa place, comme un être de plus, dans la jungle la plus indomptable, la seule inconnue encore, par places, qui soit au monde. *Toute l'Amérique?* Ce qu'il y a d'énorme et d'innombrable, de naïveté et de machinisme triomphal, de fièvre cosmique et de vivant avenir humain éclate à la fois dans ces rythmes. La puissance orchestrale ne le cède, dans

PRÉFACE

les plus amples de ces poèmes, ni aux Odes du poète de Manhattan, ni au grand lyrisme de Claudel.

J'écoute le chant énorme du Brésil.

J'écoute ta grave mélodie, ta barbare et grave mélodie, Amazonas, la mélodie de ton onde lente d'huile épaisse... qui mord les racines, remorque des îles et pousse le mol océan comme un taureau piqué de dards, d'aiguillons, de branchages et de feuillages.

J'écoute... la terre qui s'effrite et roule en mottes sourdes sur les routes de Joazeiro et se rompt en croûtes sèches, grenailées, dans le Crato plat...

J'écoute les pressoirs écrasant les cannes à sucre... le grelot des écuelles autour des caoutchoutiers

et les haches qui lancent les chemins, et les scies qui morcellent les troncs...

PRÉFACE

*tubes qui explosent,
grues qui pivotent,
roues qui tournent...*

*Mais ce que j'écoute surtout, en cette
heure de pur soleil,
palmeraies coites,
pierres polies,
clartés,
étincelles,
scintillations,*

*C'est le chant de tes berceaux, Brésil,
de tous tes berceaux où dort, une coulée
de lait à la bouche, brun, confiant, l'homme
de demain.*

Sans doute ai-je trahi, en le condensant, ce merveilleux poème de « Brésil ». Et ne me faut-il pas trahir de même, à ne les révéler que par quelques images, ces autres poèmes où Ronald de Carvalho tour à tour nous mène à la Tri-

PRÉFACE

nité, où « la terre est une vibration de bariolures », parmi les « verts maritimes sillonnés de mouettes » ; aux Antilles, qui fondent bientôt dans « la grande houle qui roule » ; à ces Barbades, « où gambadent les grands vents salés », à ce Broadway enfin, qui « porte toutes les imaginations du monde » :

Sol épique, sol lyrique, sol idéaliste, sol indifférent de Broadway.

Mais il faut encore, avec Carvalho, visiter le Mexique, de Rio Grande à Queretaro. Il faut gravir les hauts plateaux des Andes

Il venait, je ne sais d'où, un murmure de ruisseau tranquille...

Je regardai une foule de choses douces, maternelles...

Je regardai longtemps, dans le ciel de la nuit chilienne, les quatre étoiles de la

PRÉFACE

Croix du Sud pendues hors de leur place.

Seule, la grande poésie mérite d'être traduite et peut l'être sans cesser d'exister. Certes, les poèmes de Carvalho sont accompagnés d'un tout autre prestige dans cette belle langue portugaise, si riche, si plastique, si nuancée dans la révélation du concret et à laquelle l'accentuation brésilienne, plus fondue et musicale, a gardé ses vibrations essentielles, mais en les revêtant d'une convaincante douceur. Pourtant, même dans la traduction française, ne se sent-on pas entraîné par le rythme en lisant ces vers ?

Poésie qui ne se borne pas à accumuler les métaphores et les images, comme ces trop brèves citations pourraient le faire croire. La pensée, la méditation, l'esprit même y ont leur place.

P R E F A C E

Je dis cet esprit plastique qui est sens de la mesure, indication précise et légère. Le puissant évocateur de *Toute l'Amérique* est aussi l'artiste subtil et précis des *Epigrammes ironiques et sentimentales* ; il a décoché dans l'espace la flèche d'Ariel. Mais la plus haute originalité de ce lyrisme, ce qui distingue son allure de la démarche whitmanienne, ou du bond claudélien, c'est on ne sait quoi de charnu, d'élastique et de rebondi, semblable au bras et à la cuisse du jeune homme, au sein de l'adolescence. Matière ? Non pas ! Prestance de fleuve, virginité de jungle. Formes de la matière plus invinciblement liées à elle que partout ailleurs ; ou, plutôt, matière mispirituelle déjà. Adolescence, disais-je ?... Plus encore, geste étonné d'enfant, parole où sur les lèvres se mêle cette

PRÉFACE

goutte qui éclaire la fin de son poème de *Brésil* : peut-être lait, sève végétale peut-être. Comme si les tropiques qui, de leurs lianes, encerclent la planète, mordues et rompues d'un effort, avaient laissé à cette poésie cette même substance qui s'élève dans les racines ténébreuses et, la nuit, ruisselle dans le ciel.



Cependant, Ronald de Carvalho, figure spontanée certes, mais fort éloignée de la naïveté et de l'ignorance ; sauf dans ce tréfonds de l'être où, à ce que chacun pressent, se mêle ce que nul ne peut savoir.

De même que le visage de cet homme aux yeux songeurs reçoit volontiers la visite d'un sourire précis, ou de la grave méditation, de même, au personnage du

P R É F A C E

poète, se sont joints d'autres rôles. Non seulement voyageur — qui connaît admirablement notre Europe — mais diplomate de qualité, Carvalho a su apporter à la critique ses vues larges, et sa connaissance parfaite des détails. Sa *Petite histoire de la littérature brésilienne*, ouvrage au titre modeste, mais qui a fait date, est le grand livre sur les lettres du Brésil.

Large étude où l'écrivain a pris pour tâche de représenter l'orogénie, si je puis dire, des grandes surrexions historiques et sociales, ces formes d'où découlent les courants littéraires. Dans la littérature du Brésil, il distingue trois périodes : formation, transformation, puis autonomie véritable qui commence vers 1830. Ne sont-ce pas là aussi les époques que l'on pourrait indiquer dans la littérature

PRÉFACE

nord-américaine ? Il faudrait citer maints de ses jugements révélateurs sur les maîtres brésiliens trop peu connus en France, de Gregorio de Mattos à Magalhães et Castro Alves, d'Euclides da Cunha à Graça Aranha et aux figures actuelles. Mais retenons surtout la conclusion du livre : « L'homme moderne du Brésil doit, pour créer une littérature originale, éviter toute idée préconçue. Qu'il tienne devant les yeux ce grand monde vierge plein de promesses... Organiser cette matière, lui donner la stabilité, le réduire à sa véritable expression telle doit être sa préoccupation fondamentale. Un art direct, pur, enraciné profondément dans la structure nationale, un art qui fixe tout ce tumulte de pouvoirs en gestation. »

Au surplus, ces points de vue ont été

P R É F A C E

repris et développés par l'auteur, avec beaucoup de force, dans ses trois séries d'*Études brésiliennes*.

Mais j'arrive au but précis de cette présentation. Un tel écrivain, sortant d'un tel peuple, n'était-il pas destiné à comprendre de façon particulièrement pénétrante, un des plus féconds et des plus puissants génies de la littérature universelle, notre Rabelais ?

Trop de Français se font une idée courte et superficielle de ce que représente notre littérature. Toujours, à leurs yeux, c'est dans l'ordre, la simplicité, la clarté que consiste l'apport que notre génie fait à l'esprit du monde. Le plus haut représentant de la France, c'est, pour eux, Racine... Il ne s'agit point, ici, de dénigrer les dons de la pensée méditerranéenne qui est, en effet, la

PRÉFACE

source de notre art et auquel le monde doit non seulement le plus pur visage de la beauté, mais les lois premières de la science. Pourtant, comment ne pas voir que la littérature française est aussi, par ailleurs, celle des constructions démesurées, titaniques, dont la force créatrice ne tient compte ni de la sagesse, ni des règles ? Aujourd'hui, Claudel, par exemple dans *Le soulier de satin*, ou Jules Romains, dans les *Hommes de bonne volonté* ; hier, un Hugo, et, derrière lui, un Rimbaud, un Lautréamont, auprès, un Auguste Comte, chez qui la pensée apparaît dans sa force profonde et sa complexité native ; plus loin, un Diderot ; puis un Rabelais ; plus loin encore, les grands cycles épiques du moyen âge... En France, toute une tradition de l'illimité va, de siècle en siècle,

PRÉFACE

rejoindre, semble-t-il, les origines asiatiques ; on ne sait quels horizons sans bornes, ou quel jaillissement ancestral de fécondité tropicale. La littérature anglaise est, malgré l'apparence, bien plus sage, seules les lettres allemandes montrent la même tendance au démesuré, qui, il est vrai, non contenu par le voisinage de l'esprit latin, tend parfois à perdre forme. Et, sans ces indomptables initiatives, notre langage eût-il été capable de faire rayonner de par le monde un génie vraiment humain ? N'en déplaise aux gens des Sorbonnes, ce que l'esprit de la France exporte, ce n'est pas de l'eau minérale, pure et claire, mais un enivrant et complexe breuvage, dont la couleur, le parfum, les essences subtiles et mystérieuses, font un composé pareil au rayon de soleil et au sang.

PRÉFACE

Il n'est pas de pays où l'apport de la France soit mieux envisagé dans sa complexe vérité, mieux aimé et connu qu'en Amérique du Sud.

Tout pays, si riche et spontané soit-il, de même que tout homme, n'a-t-il pas besoin — pour jouer avec plus de certitude sa partie vis-à-vis de l'infini — d'un exemple étranger, d'un autre essai qui lui révèle les possibilités du geste humain ? L'Amérique latine, construite en grande partie avec les éléments ibériques, n'a pas à leur demander expressément une aide qu'elle en reçoit avec le don même du langage : elle aurait plutôt, de ce côté, besoin de se délimiter pour se définir elle-même. Or, il se trouve que l'esprit français est assez loin et assez proche de cette Amérique latine pour lui fournir ce qu'elle demande,

PRÉFACE

c'est-à-dire les dons à la fois du Sud et du Nord: la somme de l'Ancien Continent, la composition des sages et des ivresses. Au surplus, la générosité de notre pays est d'une qualité congénère à celles de cette grande et humaine Amérique du Sud, où pour la première fois dans l'histoire du monde, en ce siècle dernier, les races les plus opposées ont appris à ne pas lutter l'une contre l'autre, mais à se presser étroitement à la mamelle du monde.



Je n'ai rien dit encore expressément de cette solide étude sur *Rabelais et le Rire de la Renaissance*, qui va suivre... Et, pourtant, je m'aperçois que j'en ai déjà indiqué, chemin faisant, l'essentiel. Est-ce sur *Gargantua et Pantagruel*

PRÉFACE

une simple étude critique, abstraite et sage, qui peut nous arriver d'un pays tel que le Brésil et sous la signature d'un Carvalho ?

Certes, les éléments d'un travail discursif d'ordre historique ne manquent pas dans ce *Rabelais*. Une information sûre et précise se révèle dès le début : dans le croquis du pays tourangeau, dans la fresque aux rutilantes couleurs qui nous montre l'énorme moyen âge, « Kermesses plantureuses, bruyantes ripailles ». Pour unité, le bœuf rôti ; pour nombre, dizaines et centaines de volailles ; le liquide devenu fontaine ; les nudités féminines jaillissant, sur les tables, des pièces montées, le sein lumineux émergeant des croûtes de pâtés !... Mais, tout de suite, le poète apparaît dans l'évocation du langage de Rabelais. « Les mots

PRÉFACE

tombent de sa bouche, massifs comme des pierres. » L'édifice gargantuesque ? Carvalho en dresse comme une cathédrale, l'ordre architectonique, il y fait passer un vent chargé de poussière « par les quatre coins de la France ». Il décèle, dans ces mots gelés sur l'archipel des pages, les paroles vivantes de toutes les classes de la société d'alors féodaux, clergé, corporation, peuple, gens d'armes.

Mais, surtout, dans cette peinture aux vifs coloris — qui, dans le chapitre de la femme, ne s'interdit pas l'humour — je goûte les perspectives par lesquelles l'auteur rattache Rabelais aux grands courants intellectuels du XVI^e siècle. Renaissance, grand exemple de classement à la fois dirigé et spontané, proposé à ce Brésil qui est, lui, naissance si magnifi-

PRÉFACE

quement! C'est « le corps ruisselant d'eau, dans la discipline des exercices violents, que Gargantua cite les classiques ». Au surplus, leçon délibérément tournée vers l'avenir. « Gargantua, — écrit Carvalho — est simple, souple, sportif; comme la jeunesse du xx^e siècle. Le rire de Rabelais n'a pas la perversité florentine de *Décameron*, ni l'élégance géométrique de Lucien, ni le mordant cruel de Swift. Ce n'est pas le rire d'un homme de lettres. C'est le rire de l'homme. De l'homme qui triomphe de la réalité par la discipline de la joie. »

« Vaincre... par la grâce d'une invention inépuisable », écrit-il encore...

L'union est si intime entre le poète brésilien et le médecin de Montpellier, que l'on croit voir par moments le premier circuler dans la Renaissance, et, le

PRÉFACE

second, promener ses formes gigantesques et sa naïveté formidable dans les forêts de l'Amazone...



Je visitais récemment une église de Prague, l'un des chefs-d'œuvre de ce style « baroque » qui trouve là-bas sa plus forte expression. Préparé peu à peu à je ne sus d'abord quelle rencontre lointaine par la simplicité et la torsion à la fois des courbes architecturales, par la façon presque exotique dont les frontons se hissaient obliquement, en surplombant, au faite des colonnes pour assaillir le regard, j'aperçus enfin la chaire toute dorée, toute contournée, bosselée, refouillée, grouillante, proposant tous les ornements à toutes les échelles à la fois...

PRÉFACE

Par un bond instantané de la mémoire — quelque dix mille kilomètres, — je me retrouvai en Chine. N'étais-je pas à la pagode des Poissons ou dans le monastère de Sichan ?

Je me rappelle aussi telle autre rencontre significative que je fis au Nouveau-Mexique, en un village indien caché dans les collines, à quelques lieues de Santa-Fé. J'avais, un an ou deux auparavant, visité le Sud Tunisien, vu, aux confins de la Tripolitaine, ces curieux *ghorfas*, maçonneries où se superposent, sur quatre ou cinq étages, des sortes de ruches humaines. Dans ces habitations de l'Amérique primitive, tout en terrasses et en étages, liées elles aussi par l'extérieur, ne retrouvais-je pas de semblables procédés, des nécessités pareilles ? Je montai, par une échelle, à l'une de ces terrasses.

PRÉFACE

L'ombre de la demeure, le plancher sans sièges, et surtout ce rudimentaire métier de tissage où glissait agilement la navette, me remirent en mémoire les soukhs orientaux : mêmes motifs géométriques, mêmes couleurs nettes et simples sur les couvertures indiennes que sur les tapis arabes. Cependant, levant le regard vers les faces humaines (car tel est le geste qu'il faut faire en tous lieux où vivent les hommes), je tressaillis, je l'avoue, d'une douloureuse surprise entre les paupières de ces Indiens, je retrouvais ces cils çà et là rentrés, cet éclat suspect du globe oculaire que je n'avais que trop appris à connaître en Afrique... Le trachome, là aussi, dans les Montagnes-Rocheuses comme aux confins du Sahara : le mal qui fait des aveugles de continent en continent. L'un des grands

PRÉFACE

ennemis du genre humain, pareil à la cécité de l'esprit, également contagieuse.

Unité des forces extérieures ou des vices intimes qui combattent l'homme sur la planète. Mais unité aussi des efforts créateurs qu'il dirige audacieusement contre la fatalité. Au-dessus des maladies, des fléaux, des erreurs qui lient les unes aux autres les longitudes, reportons-nous aux motifs d'orgueil que nous offre notre globe. La fierté native et souriante des peuples qui, dans l'autre hémisphère, habitent le grand triangle courbe collé à notre planète, est destinée à dissoudre bien des problèmes...

La race anglo-saxonne et la race slave n'ont assurément pas fini d'étonner le monde. Pourtant, nul doute qu'une haute et complète civilisation, un jour prochain, ne se dessine en Amérique du

PRÉFACE

Sud. Peut-être sera-t-elle placée sous le signe tout ensemble du génie gréco-latin, et des forces secrètes puisées par les races autochtones à même une nature toute-puissante. C'est à ce continent neuf qu'il appartiendra, un jour, de nous offrir une union vraiment cosmique de la matière et de l'esprit. La séparation de l'un et l'autre, l'ignorance et l'hostilité réciproques, où se tiennent âmes et machine, idée et mécanismes nécessaires: tel est, en effet, le grand mal de notre civilisation actuelle.

Leur synthèse opérée par un peuple jeune au contact des grandes fécondités et d'un espace sans limites : voilà le mot d'ordre que — guidé par l'esprit de notre Renaissance — le Brésil nous propose par les poèmes de Ronald de Carvalho.

LUC DURTAÏN.

RABELAIS
ET
LE RIRE DE LA RENAISSANCE

MESSIRE FRANÇOIS RABELAIS

... Voulez-vous que je vous dise les noms des prosateurs français qui me paraissent les plus aptes à former un écrivain digne de ce nom : Rabelais, Amyot, Montaigne, Pascal, Saint-Simon, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, Proudhon et Michelet. Nous avons bien d'autres très grands prosateurs, c'est entendu. Mais pour le naturel, le jet et la force, et comme formateurs d'une langue « telle sur le papier qu'à la bouche », ces neuf là sont, à mon avis, incomparables. Or, Rabelais les domine tous.

Léon DAUDET

Messire François Rabelais, le père merveilleux de Grandgousier et de Gargamelle, de Gargantua et de Badebec, de Pantagruel et de Panurge, astucieux bourgeois de Chinon, « ville insigne, ville noble, ville antique, voyre première du monde », naquit auprès de l'un de ces immenses foyers de pierre et de faïence, où de lourds troncs de chêne et de pin résineux illuminaient de leurs braises ardentes les cuisines des hostelleries du xv^e siècle.

Ses yeux s'ouvrirent dans l'une de ces vastes salles tourangelles où pendaient

RABELAIS

— des solives luisantes — casseroles, chaudrons, écumoirs de métal poli, et des tonneaux et des barils, spectacle capable d'exciter, dans les entrailles les plus récalcitrantes, un diabolique appétit.

Le subtil esprit de Panurge flambait déjà dans les bombonnes ventrues, d'où coulait le vin léger des pressoirs de Touraine. Vin vermeil qui luisait dans les gros verres et émoustillait, de ses petites flammes allègres, les papilles du client altéré.

Rabelais n'avait pas encore dix ans qu'il connaissait déjà ce vin, et les jambons salés, les acides conserves d'Italie, les sauces épicées de la Manche, les âcres moutardes, les poissons huileux, les pot-au-feu, les panades et les légumes parfumés. Dès cet âge, donc, Rabelais pouvait imaginer les indigestions de

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

Gargamelle à la vue de ces repas pendant lesquels des vingtaines de plats étaient léchés, et des vingtaines de bouteilles débouchées, avec quoi son père réjouissait l'estomac des fêtards à la table aux cent places de l'hostellerie de la Lamproie.

L'ÉNORME ET LE DÉMESURÉ AU MOYEN AGE

Mais ie ne scay que dyable cecy veult dire : ce vin est fort bon et delitieux ; mais, plus ien boy, plus iay de soif. le croy que lumbre de monseigneur Pantagruel engendre les alterez, comme la lune faict les catharres. Onquel mot commencearent a rire les assistans.

Pantagruel. Liv. II, chap. xiv.

Rabelais sentit ainsi, autour de son berceau, l'énorme et le démesuré du Moyen Age. Jusqu'à lui montait, pénétrant ses narines, et se mêlant à la saveur du lait que lui versait le sein maternel, le fumet des poulets et des canards, rôtis, sur un rythme grave et religieux, par des tourne-broches adroits et empressés.

Tout ce formidable passé de bombance et de régalades, de mangeaille, de victuailles, de banquets royaux, où l'on dévorait veaux et bœufs entiers, où l'on distribuait aux convives, sur de la vais-

RABELAIS

selle d'or, des centaines de faisans et de paons truffés, aux plumages intacts; où, du milieu de tourtes armoriées, surgissaient subitement faunes et hamadryades, fées et lutins; tout ce long passé qui, des jeux de l'Iliade aux Romans de la Table Ronde, anima la vie médiévale, venait revivre encore autour de Rabelais.

Les chroniqueurs du temps décrivent ces kermesses plantureuses, ces noces de Gamache, au cours desquelles, comme lors du mariage de Philippe le Bon, lions et cerfs de granit déversèrent, pendant huit jours, à grande gueule, et vins du Rhin et vins de Beaune. C'était l'époque de toutes les tolérances, où des prélats aussi remarquables que Jacques de Croy, archevêque de Cambrai, officiaient, entourés de leurs trente-six

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

bâtards et des fils de leurs bâtards.

« C'était grande pitié — gémit un contemporain — que le péché de luxure qui régnait moult et fort et espécial ès princes et gens mariés. » Le barbare de Bruges, de Lorraine ou de Champagne se plaisait à imiter les galants et délicats « triomphes » de Laurent le Magnifique. La grâce latine perdait toute mesure et se laissait aller aux extrémités de la brutalité germanique.

Rien ne ressemble plus à une page de Rabelais que le témoignage authentique d'un chroniqueur du xiv^e ou du xv^e siècle. Rien ne rappelle davantage les bruyantes ripailles de Gargamelle qu'un festin du duc de Clèves, du comte d'Etampes ou du duc de Bourgogne, dans le récit éblouissant d'un Olivier de la Marche.

RABELAIS

Enraciné à son terroir, éloigné de l'existence fastueuse de la cour des Valois, qui avait apporté en France, dans les coffres de la reine Catherine, les raffinements de Florence, Rabelais suivait, tout naturellement, les tendances de la noblesse et de la bourgeoisie provinciale. Il serait impossible d'expliquer la saveur de sa langue, si riche en trouvailles, sans avoir d'abord étudié le milieu dans lequel son imagination s'est nourrie. A l'exemple de ces seigneurs dont parle Giovanni Soranzo, ambassadeur vénitien, il préférait aux châteaux des villes, les auberges de son pays natal.

Gargantua est le symbole de cette prédilection. Ses ancêtres remontent aux propriétaires des immenses latifundia de la Gaule romaine. Gargantua descend,

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

par son goût des choses surnaturelles, de la noblesse terrienne du IV^e siècle. Il eût été tout à fait chez lui dans l'une de ces « villas » que Paolino de Pella, dans les vers de l'*Eucharisticon*, célèbre avec une si généreuse abondance.

Seigneurs, clients et serviteurs, rapporte le poète, y vivent largement. Les salles à manger sont encombrées de meubles de prix. La vaisselle est d'argent massif, et les soies, les gourgourans et les damas, importés d'Orient en de longs voyages par terre et par mer s'amoncellent dans les lingerie. Les tables de bois précieux et les fauteuils aux dossiers sculptés sont si lourds que seuls peuvent les soulever deux esclaves du Danube, dompteurs d'ours. Haras aux parfaits étalons, étables pleines des meilleures races ; vignes, pommiers, oliviers,

RABELAIS

parcs et bois peuplés d'animaux rares, entourent les vastes demeures seigneuriales.

Converser sans contrainte, se régaler de mets et de liqueurs lourdes, chasser, traverser des fleuves impétueux, monter des chevaux fougueux, passer sa vie sans l'aide impertinente des auteurs, sans le pédantisme des in-folios fastidieux et des parchemins inutiles — telle est la sage leçon léguée par les gentilshommes gallo-romains à leur dernier rejeton : Gargantua-Rabelais, *Rabelæsus Chino-nensis*.

C'est de ce monde qui, à la façon de Symmaque, discourait, en de longues lettres à ses amis, de la généalogie de ses chiens ou des manies de ses montures, de ce monde qui apparaît sur les mosaïques de Lillebonne, poursuivant les

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

sangliers, les loups et les renards, que proviennent les héros de Rabelais.

Tandis que les auteurs se chicanent comme autant de corneilles au sujet des vertus théologiques, la famille rabelaisienne, avec la tranquille assurance de ceux qui ont des billets pour le paradis, cherche des arguments spécieux pour justifier ses vices. Gargamelle et Grandgousier, sentant le salut de leur âme garanti, s'évertuent à savoir qui, de la soif ou de l'envie de boire, naquit la première ?

— « Qui feut premier, soif ou beuerye ?

— Soif, car qui eust beu sans soif durant le temps d'innocence ?

— Beuerye ; *car priuatio presupponit habitum*. Je suis clerc. *Fæcundi calices quem non facere disertum ?*

RABELAIS

— Nous aultres innocens ne beuons que trop sans soif.

— Non, moy pecheur, sans soif; et, si non presente, pour le moins future, la preuenent comme entendez. le boy pour la soif aduenir. le boy eternellement. Ce mest eternité de beuerye, et beuerye deternité.

— Chantons, beuons, ung motet : entonnons!

— Beuez tousiours, vous ne mourrez iamais.

— Nos peres beurent bien et vuyderent les potz.

— Le grand Dieu fait les planettes, et nous faisons les platz netz.

— Lappetit vient en mangeant, disoyt Angeston, mais la soif s'en va en beuant.

— Remede contre la soif ? Il est con-

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

traire à celluy qui est contre morsure de chien : courez tousiours apres le chien, iamais ne vous mordera , beueez tousiours auant la soif, et iamais ne vous aduendra... »

LA LANGUE DE RABELAIS

Rabelais avait l'oreille
la plus vive, la plus juste
de notre littérature, la plus
attributive aussi...

Léon DAUDET

Rabelais naquit au moment même où se rencontraient, en France, les deux courants qui devaient engendrer la Renaissance : le réalisme gothique et l'idéalisme des civilisations méditerranéennes. Le génie de Rabelais fondit ces deux éléments en se riant des âpretés de l'un et des raffinements prétentieux de l'autre.

Gargantua est le réalisme gothique tout entier.

Sa langue, fougueuse et sans contrainte, plongeait dans l'onde épaisse du peuple comme le banc de corail dans les eaux huileuses de l'Océan. Sa richesse

est une saturation. En elle s'accordent les voix dialectales de toutes les provinces françaises. C'est un véritable instrument de géant. Gargantua n'est pas seulement un homme, il est un cycle humain. Quand il parle, les mots tombent de sa bouche, massifs comme des pierres, dans la rigueur d'un ordre architectonique. La langue de Gargantua ne trouve son équivalent que dans la cathédrale gothique.

L'ouvrier de l'Île-de-France, de Chartres, de Reims ou d'Amiens, avait affaire à des plans si prodigieux et à des matériaux si nombreux qu'il était contraint à la contingence de l'excès. Il était démesuré par excès d'observation. Comme il désirait que son temple reflût, dans ses moindres détails, l'ambiance dans laquelle il vivait, il voulait

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

y réunir tout ce qu'il découvrait dans la nature.

Taillant le bloc, pour y éveiller l'ange ou le monstre, pour recourber l'ogive, pour façonner la colonne ou percer un portail, — il apportait le même soin à ouvrir les veines de la pierre minuscule pour rendre le relief du pavot ou du colimaçon des champs.

Regardez attentivement une aile de chérubin ou la griffe d'une chimère de Notre-Dame de Paris, vous y pourrez compter les nervures, les filaments, les articulations les plus ténues. Parfois, derrière une corniche, dans la mortaise d'un chapiteau ou dans l'un des recoins les plus obscurs de la nef, éclôt une fleur d'un dessin si pur, que seul la candeur d'un paysage pourrait le reproduire.

RABELAIS

A ce gothique réaliste, sobre et sévère, vient cependant s'ajouter, au cours du xv^e siècle, un élément d'étrange fantaisie. Les murs épais se trouent de rosaces multicolores, les tours s'ouvrent en galeries aériennes superposées, les toits s'affinent en flèches aiguës. Des muffles de gargouilles surgissent des murailles. Et, une dentelle menue, tenace, entêtée, court des soubassements aux pinacles, elle se plie ici, s'amenuise là, elle s'insinue partout, perce et transperce la pierre de taille, au point que tout l'édifice s'écroulerait si on ne l'étayait des arcs-boutants des contreforts.

La langue de Gargantua est fille de ce gothique flamboyant. Médiévale dans ses lignes essentielles, elle appartient cependant à la Renaissance par son

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

nervosisme féminin. Grand promeneur, Rabelais ne se borna pas à voyager au royaume de « Dame Entéléchie ». Ses sandales de frère en bon point foulèrent la poussière des quatre coins de France. Il but à sa source la pure leçon des principaux langages dialectaux : Toulouse et Montpellier lui enseignèrent les douces sonorités de la langue d'oc. Dans sa Touraine, dans l'Anjou, dans le Poitou, ses oreilles se remplirent des rudes accents normands et bourguignons. Et, s'il confie Gargantua à Poncecrates, c'est que celui-ci connaît les intempérances du jargon sorbonnagre de l'Île-de-France.

La langue de Gargantua est tout à la fois : celle d'un baron croisé, quand il se répand en plaisanteries de camp, en injures de gens d'armes, en cris de pil-

lage ; celle d'un bourgeois, lorsqu'il discute le prix des épices, la qualité des étoffes d'Arras ou de Lyon, les mesures en usage sur les marchés et les divers trucs propres à rouler les acheteurs ; celle d'un marin, lorsqu'il se lance en ces aventureuses navigations qui font pleurer Panurge et frère Jean au souvenir de Chinon.

La langue de Gargantua est le reflet de tous les épisodes de l'histoire occidentale la féodalité, l'Église, la chevalerie, les grandes misères et les grands fléaux, les corporations, la guerre entre les cours minuscules, entre comtés, duchés, seigneuries, républiques. Commentant son âcre saveur, violente et originale, Michelet déclare « La langue française apparut dans une grandeur qu'elle n'a jamais eue, ni avant ni après.

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

On l'a dit justement ce que Dante avait fait pour l'Italien, Rabelais l'a fait pour notre langue. » On peut toutefois ajouter que le toscan de *la Divine Comédie* est pauvre, comparé au formidable tourbillon de voix qui emplit l'œuvre de Rabelais.

Rabelais ne respecte pas la grammaire. Il sait que, selon une vieille tradition, les grammairiens écrivent correctement mal. Sa syntaxe est capricieuse comme le *petit vin de Beaune*. Les règles sorbonniques dansent au bout de sa large plume d'oie. Les propositions perdent leurs sujets, les compléments courent devant les verbes. Les barbarismes vont de pair avec les locutions les plus rigoureuses et les plus châtiées. Dans ces pages, l'on assiste à la naissance d'une langue. Moines, moinillons,

RABELAIS

politiciens, médecins, juges, casuistes, soldats, paysans, ouvriers, vagabonds, ivrognes, voleurs, pirates, rois et princes, nobles et bourgeois — c'est le peuple qui y parle, invente des expressions, en frappe de proverbiales, intrigue, flagorne, vole et s'injurie sur les places publiques, dans les foires, les tavernes, les rues et les ruelles du monde tumultueux de Gargantua.

RABELAIS ET LA FEMME

Quan ie dy femme, ie dy
ung sexe tant fragil, tant va-
riable, tant muable, tant in-
constant et imperfect, que
nature me semble (parlant en
tout honneur et réuérance)
sestre esguarée de ce bon sens
par lequel elle auoyt créé
et formé toutes choses, quand
elle ha basty la femme.

Pantagruel. Livre III,
chap. xxxii.

Cette surabondance de sève populaire, ce réalisme impérieux, contribuèrent parfois à enraciner dans son esprit certaines idiosyncrasies invincibles. Un des héritages féodaux, combattu par les trouvères de Provence, par les poètes de la cour de Bologne et par le groupe florentin du « Dolce Stil Nuovo », fut la terreur de la femme.

Rabelais était trop homme de soutane pour oublier la parole du prêcheur *mulier non est facta ad imaginem Dei*.

Pratiquant ses Évangiles entre la table et le lit, Gargantua croyait de même

RABELAIS

que la femme n'avait pas été faite à la ressemblance de Dieu. Et, comme Pétrarque en ses lettres intimes, il aurait pu répéter « *Fœmina verus est diabolus, hostis pacis, fons impatientiæ, materia jurgiorum, qua caruisse tranquillitas certa est...* » La femme est l'incarnation du démon, l'ennemie de la paix, une source d'impatience, la pomme de discorde qui trouble la tranquillité des hommes.

Les femmes de Rabelais, Gargamelle ou Badebec, sont des matrones à l'immense appétit. Leurs mains ne servent qu'à mélanger des assaisonnements et à tripoter le grailon. Leurs corps s'effondrent dans des vêtements d'étamine. Les femmes de Rabelais sont des commères qui annoncent les boulangères parisiennes de 1789.

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

On lit, au chapitre xxxiv du livre troisième de Pantagrüel, deux anecdotes significatives de cette phobie de la femme. Imitant les conteurs italiens, les Giovanni Fiorentino, les Masuccio, les Cornazzano, Rabelais fait raconter par Ponocrates l'histoire suivante sur l'indiscrétion des femmes

« ... iay ouy conter que le pape Ian XXII, passant ung iour par Fonsheurault, feut requiz de labbesse et des mères discrettes leur conceder ung indult, moyennant lequel se peussent confesser les unes es aultres, alleguans que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrettes, lesquelles honte insupportable leur est deceler aux hommes confesseurs : plus librement, plus familièrement les diroyent unes aux aultres, soubz le sceau de confession.

RABELAIS

« Il ny ha rien, respondist le pape, que volentiers ne vous octroye, mais ie y voy ung inconuenient. Cest que la confession doibt estre tenue secrette. Vous aultres femmes, a poine la celebriez. Tresbien, dirent-elles, et plus que ne font les hommes.

« On iour propre, le père saint leur bailla une boytee en garde, dedans laquelle il auoyt faict mettre une petite linotte, les priant doucettement que elles la serrassent en quelque lieu seur et secret ; leur promettant, en foy de pape, octroyer ce que pourtoyt leur requeste, si elles la guardoyent secrette ; ce néantmoins leur faisant deffense rigoureuse que elles ne eussent a louer en faczon quelconque, sus poine de censure ecclesiasticque et dexcommunication eternelle. La deffense ne feut si toust

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

faicte que elles grisloyent en leurs entendemens dardeur de veoir questoyt dedans; et leur tardoyt que le pape ne feust ia hors la porte, pour y vacquer.

« Le père saint, après auoir donné sa benediction sus elles, se retira en son logys. Il nestoyt encores troys pas hors labbaye, quand les bonnes dames toutes à la foulle accoururent pour ouuir la boyte deffendue, et veoir questoyt dedans. On lendemain, le pape les visita, en intention (ce leur sembloyt) de leur depescher lindult. Mais auant entrer en propous, commenda quon luy appourtast sa boyte. Elle lui feut appourtee; mais loyzillet ni estoyt plus. Adoncques leur remonstra que chose trop difficile leur seroyt receler les confessions, veu que nauoyent si peu de temps tenu en secret la boyte tant recommandée. »

RABELAIS

L'autre diatribe de Rabelais, dans le même chapitre, a pour titre : « La Morale Comédie de celluy qui auoyt espousé une femme mute. » Il arriva que ce bon mari voulut que sa femme parlât. Et elle parla, grâce à l'art du médecin et du chirurgien, qui lui coupèrent « ung encyloglotte que elle auoyt soubz la langue ». Or, une fois qu'elle eut retrouvé la parole, elle se mit à parler tant et tant que le mari courut à toutes jambes demander au médecin un remède qui la fît taire. Le médecin, embarrassé, répondit fort gravement qu'il était de son office de connaître divers moyens de faire parler les femmes mais que, pour les faire taire, il n'en connaissait aucun. Contre l'interminable bavardage des femmes, il ne voyait qu'un seul remède : la surdité éternelle des maris...

LE SYMBOLISME DE RABELAIS

Et Pantagruel tyra sa langue seulement a demy, et les en couvrit comme une geline faict ses pouletz.

Pantagruel. Livre II,
chap. xxxii.

Les créatures de Rabelais participent de ce bon sens, de cette sagesse vulgaire qui explique l'univers par la sensation, par les mouvements sensoriels. Gargantua, Pantagruel et Panurge représentent la Somme du réalisme et du lyrisme gothiques.

Ces géants qui dérobent les bourdons des églises, qui lapident les clochers, ces juments de Grandgousier qui, pour émoucher « mouches bouines et frêlons » déracinent de leurs queues les arbres de Champagne, ces guerriers qui dévorent les jambons de quatre cents porcs et

RABELAIS

grillent, à la flamme de brasiers monstrueux, trois cents bœufs et deux cents moutons, sont les images amplifiées de ces instincts de rapine qui gisent au fond de l'inconscient humain.

Des réminiscences de tous les temps et de tous les pays s'amalgament dans les créations de Rabelais. De vieux romans français comme les *Grandes et estimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua*, les pairs de Charlemagne, les *Quatre fils d'Aymon*, *Lancelot du Lac*, la fée *Mélusine*, ainsi que le *Roland Furieux* et le *Morgante Maggiore*, tout ce peuple d'abstractions, toutes ces images-forces du christianisme européen constituent le limon dont Rabelais se servit pour modeler ses personnages.

LA LEÇON DE GARGANTUA
ET DE PANTAGRUEL

Cy nentrez pas...
Grecz. ou Latins plus a craindre
que loups...

Gargantua. Livre I, chap. lrv.

Cependant, le grotesque et le difforme dissimulent la vigueur d'un esprit qui observe l'homme avec exactitude et prudence. Dépouillez Panurge de ses vêtements de fantaisie, soustrayez-le, pour un moment, à ses « macaronnades », à ses « sotties », et vous aurez un philosophe, capable de s'entretenir avec Montaigne ou Erasme, capable aussi d'enseigner à l'un comme à l'autre les diverses choses qu'ils négligèrent de découvrir dans le monde, à force de le regarder dans le miroir embué des livres.

Alliant à une claire conscience de la

RABELAIS

réalité, à un sens pratique permanent, la dialectique subtile de l'idéalisme géométrique des Grecs, Rabelais se rit des dogmes, d'où qu'ils viennent, de l'astuce des sacristies ou de la jactance des Universités. Sa campagne contre les maîtres sophistes, les sorbonnicoles, les scolastiques du *Trivium* et du *Quadrivium*, ses attaques contre le formalisme nominaliste qui avait transformé la métaphysique d'Aristote ou de saint Thomas en un jeu mécanique de syllogismes spécieux, représentent ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus profond dans le génie français.

En combattant l'inutilité des théories, dont il s'est moqué admirablement dans ce « Royaume de l'Entéléchie ». région du pur concept, de la forme sans substance, Rabelais domina et dépassa la

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

culture de son époque. Exception faite de l'auteur des *Essais*, aucun des écrivains de son siècle n'arrive à approcher sa grandeur

Il a démontré — et de quelle façon! — que la mesure française n'est pas seulement une forme élégante, une simple métrique extérieure, ou bien cette pure convention, qu'imaginent les docteurs de la métaphysique germanique ou anglo-saxonne. La mesure française est un instinct vital qui cherche l'ordre avant toute chose, qui parfois même cherche l'ordre à travers la destruction. Rabelais est le représentant de cet ordre. Rabelais est le grand plaideur de France. Il a défendu, comme nul autre, les forces de sa race. Il a été l'avocat de la liberté, de la justice et du sentiment du sol natal. Les voilà, certes, les vrais mesures du génie

RABELAIS

français. Pour défendre mieux toutes ces mesures, Rabelais fut généreusement démesuré. Il est arrivé à l'équilibre profond par le désordre apparent.

Au moment où les poètes de la Pléiade prônaient l'idolâtrie gréco-romaine, il déclarait, lui, la guerre aux modèles. Sa théorie de l'éducation, basée sur le développement de la personnalité formée au contact permanent de la vie et jamais par l'imitation passive de maîtres exténués, a, aujourd'hui encore, la fraîcheur des découvertes opportunes.

RABELAIS ET L'ESPRIT MODERNE

Ce pendent quon le frottoyt,
luy estoyt leue quelque pagine
de la divine Escripture...

Gargantua. Livre I, chap. xxiii.

Rabelais annonce, dans l'éducation qu'il donne à Gargantua, l'*Émile* de Rousseau. Vie au grand air, muscles sains, vie en harmonie avec le milieu ambiant, telle est celle qu'il veut pour son élève.

Gargantua est gai, souple, sportif comme la jeunesse déchaînée du xx^e siècle. Gargantua sait user de l'expression directe. Il connaît l'économie intime des mots et si, parfois, il ne les ménage guère, c'est uniquement pour le plaisir de gaspiller, de dérober à la pléthore d'une artère un sang généreux et constamment

RABELAIS

renouvelé. Gargantua lance le javelot, monte à cheval, escalade les monts, nage dans toutes les positions, « en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, de cousté, de tout le corps, de seuls pieds, une main en l'air en laquelle tenant un livre transpassoit toute la rivière de Seine sans icelluy mouiller, comme faisoit Jules Cesar... » Et c'est ainsi — le corps ruisse-
lant d'eau, dans la discipline de ses exercices violents — qu'il cite les classiques.

Cet amour du réel, ce pragmatisme intellectuel, contrastant avec la rhétorique des Du Bellay et des Ronsard, ce sens pénétrant de la réalité immédiate, placent Gargantua et Pantagruel bien au-dessus de tous leurs contemporains. Ils n'ont pas étudié, simplement pour savoir, mais pour transmuier la connaissance en expérience.

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

Sur ce point, Montaigne se rencontre avec Rabelais quand il dit : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il ne faut pas faire à deux... Je trouve ces ergotistes plus tristement encore inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé, il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demeurant est dû à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires... »

Le livre de chevet de Pantagruel était avant tout « ce grand monde, le miroir où il nous faut regarder, pour nous coinoistre de bon biais. » Libéré des « labyrinthes scolastiques », suivant l'heureuse formule de Sainte-Beuve, la jeunesse de Pantagruel fut essentiellement dominatrice. Dominatrice des

RABELAIS

terreurs universitaires, des méthodes vides, des bagatelles sonores des Ramnagrobis et des Janotus de Bragmard, vêtus du « lyripipion théologal ». Dominatrice du sophisme académique, des querelles grammaticales, des infections livresques.

Vaincre le pédantisme des docteurs par la grâce d'une invention inépuisable, telle est sa grande et enthousiaste leçon. La théorie de l'éducation, de Rabelais, est donc le plus bel art de vivre que l'homme ait jamais conçu. Montaigne, Charron, les rationalistes de Port-Royal, Rousseau et les encyclopédistes, Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre, Locke et les maîtres anglais, tous les grands pédagogues, ont appris à l'école de Gargantua. Et les plus généreux poètes modernes, les Goëthe, les Byron, les

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

Shelley, les Vigny, jusqu'aux d'Annunzio, aux Whitman et aux plus ardents professeurs d'énergie, les Nietzsche, les Chamberlain, les Daudet, ont pratiqué la sagesse de Pantagruel.

Faust et Childe Harold s'en furent boire en Grèce le même vin que Parnurge. Byron nageait aussi bien que Gargantua. D'Annunzio, comme Grandgousier, s'empara de villes, et Whitman a rapporté de ses batailles dans les plaines d'Amérique sa poésie de force, de mots qui dansent et qui tournoient, à l'exemple de ce Roi et des cinquante barons irlandais que, pour s'éjouir, Gargantua mit dans sa dent creuse.

En créant le type moderne du « chauffeur », du machiniste pratique et simple, de l'homme direct, dont la culture se réduit à un résidu prodigieux d'expé-

RABELAIS

riences, Keyserling répète Pantagruel cherchant en toutes choses la « substantifique moelle ». En instituant la morale de la volonté, Nietzsche fait du pantagruelisme. Et l'utilitarisme de James a son précurseur le plus pénétrant en Panurge, pour qui l'univers était un jeu de théorèmes pratiques et immédiats.

RABELAIS ET LE GÉNIE FRANÇAIS

N'en déplaise aux gens des Sorbonnes, ce que l'esprit français exporte, ce n'est pas de l'eau minérale, pure et claire. Mais un enivrant et complexe breuvage, dont la couleur, le parfum, les essences subtiles et mystérieuses, font un composé pareil au rayon de soleil et au sang.

LUC DURTAÏN.

L'œuvre de Rabelais est donc une somme de bon sens et d'imagination, de réalisme et de lyrisme. Elle est à la fois la fin d'une ère et le début d'un monde nouveau. C'est une œuvre de foi. Et c'est pourquoi s'impose, ici encore, le symbole de la cathédrale.

Pour élever ces tours de Chartres ou de Reims, pour creuser ces fosses vertigineuses où l'on jetait des fondations cyclopéennes, pour dresser ces contreforts, ces colonnes et ces murs, pour fondre ces cloches et sculpter ces statues,

RABELAIS

il fut nécessaire que tout le monde s'entr'aidât.

Et tous s'entr'aidèrent.

Et tous éventrèrent les montagnes, abattirent les forêts, comblèrent les marais, charrièrent les pierres et retournèrent la terre, car tous avaient confiance que naîtrait de ce miracle de force et de patience un miracle plus grand encore de récompense et de béatitude.

Et le chevalier croisé descendit de son cheval et changea sa lance pour la bêche rustique. Et le prédicateur laissa son sermon pour encourager le maçon. Et le baron s'unit au serf, le gentilhomme au bourgeois.

Et toutes les castes, tous les âges, tous les préjugés se mélangèrent, se vouant obstinément, pendant des dizaines, des centaines d'années, à l'en-

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

treprise où les noms les plus grands s'éteignaient, où tout s'humiliait et se confondait, *ad majorem Dei gloriam*.

Le portail que l'aïeul avait commencé, le petit-fils l'achevait. La rosace que le père avait percée, le fils accourait pour la rehausser de la clarté joyeuse des vitraux. Chaque dentelle est le travail d'une génération. Chaque nef est le labeur de multiples générations. Et, comble d'étonnement, une fois l'œuvre achevée, il semble qu'elle n'avait pas été faite, qu'elle n'a pas été fabriquée, mais qu'elle est née du sol même où elle se dresse miraculeusement.

A l'œuvre de Rabelais ont concouru toutes les voix gallo-romanes, s'y sont accordés tous les dialectes, tous les éléments vivants du milieu qui la féconda. La lumineuse fraîcheur des paysages,

RABELAIS.

la claire rumeur des fermes et des villages, du Rhin à la Méditerranée, le doux éclat des vins, le fumet appétissant des hostelleries au bord des routes fleuries de la Provence, de la Bretagne, de la Bourgogne, de la Touraine, tout cela, et plus encore que tout cela, l'âme même de la France s'y révèle.

Le rire de Rabelais s'abreuve à la tolérance et à la piété. C'est le rire d'une race. D'un peuple qui inventa deux armes invincibles : l'héroïsme insouciant de la Pucelle d'Orléans et le ridicule innombrable de Gargantua, qui corrige l'enthousiasme et imprime à l'épopée une innocente chasteté.

Le rire de Rabelais n'a pas la perversité florentine du Décaméron, ni l'élégance géométrique de Lucien, ni le mordant cruel de Swift. Ce n'est pas

LE RIRE DE LA RENAISSANCE

le rire d'un homme de lettres. C'est le
rire de l'homme. De l'homme qui
triomphe de la réalité par la discipline
de la joie.

TABLE

TABLE

<i>Ronald de Carvalho, par Luc Durtain.</i>	1
Messire François Rabelais	33
L'Énorme et le Démesuré au Moyen Age.	39
La Langue de Rabelais	51
Rabelais et la Femme.	61
Le Symbolisme de Rabelais.	69
La Leçon de Gargantua et de Pantagruel	73
Rabelais et l'Esprit moderne.	79
Rabelais et le Génie français	87

Je tiens à remercier ici, tout particulièrement, MM. Jean DURIAU, Mauricio WELLISCH et E.-H. BARBIER pour l'aide précieuse et la collaboration qu'ils m'ont apportées à l'occasion de la traduction de cet essai.

R. de C.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN DÉCEMBRE 1932
PAR ARRAULT ET C^{ie}
A TOURS.



BRASILIANA DIGITAL

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital - com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliiana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliiana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliiana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (brasiliiana@usp.br).